

Julien Sorel au XXIème siècle

Patrice JEAN Un roman d'apprentissage où le héros tente de se frayer un chemin dans une époque incertaine. Par Alice Ferney

Mieux vaut ne pas raconter les péripéties de ce roman foisonnant de personnages et de notations délicates, ambitieux comme on n'en fait plus, à la fois somptueusement classique dans son art de mettre en scène et moderne par les situations qu'il envisage. La Poursuite de l'idéal porte bien son titre: roman d'apprentissage, il scrute ce moment déterminant de l'existence, entre 20 et 30 ans. Comment se construit une vie? En est-on l'auteur, ou seulement l'auteur soumis aux pouvoirs insidieux des normes? Quelle chance a-t-on de mener la vie qu'on voudrait, surtout quand on naît comme «notre héros», sans moyens financiers ni relations sociales?

Intellectuel, sensible, plein de désirs sensuels et d'ambition secrète, Cyrille Bertrand est un double contemporain de Julien Sorel, d'abord velléitaire comme Frédéric Moreau. À 23 ans, licencié en lettres, il galère à Paris. Trouver une femme et un emploi n'est pas chose aisée lorsque les sentiments sont devenus volatils, le travail de plus en plus rare et la compétition permanente. Les garçons ne sont pas tous des prédateurs et grandes sont les angoisses de la jeunesse devant l'avenir incertain, montre l'auteur.

Observateur minutieux, formidable pasticheur des discours en vogue, Patrice Jean promène son héros dans notre époque - ses «premiers de corvée» et ses intellectuels engagés, ses inégalités, la mécanique de ses indignations et de ses bannissements, ses réseaux sociaux, ses pétitions et manifestations, son obsession de la déconstruction. De la jeunesse catholique patriote aux syndicalistes radicaux ou aux enseignants malmenés, les clivages et les étiquettes se révèlent à Cyrille et ses amis. Témoin de nos grands débats, parfois victime, Cyrille avance vers la première maturité, tandis que sa vieille amitié avec un jeune homme de bonne famille l'a propulsé dans une sphère plus élevée. Mais les autres nous aident-ils à devenir celui que nous voulons? Mûrir, est-ce se formater? L'original, l'artiste peuvent-ils s'accomplir en se livrant aux attentes de ceux qui l'aiment et à l'attrait inouï du succès?

Pour dire la réussite, parfois dangereuse, et la chute, parfois salvatrice, Patrice Jean trouve une langue qui, par sa subtilité et sa souplesse, atteint au naturel recréé (et l'on pense là au génial Aragon des Beaux Quartiers).

La Poursuite de l'idéal est un grand roman réaliste: un roman où l'auteur fait un effort pour s'effacer afin d'aller, comme l'écrivait Flaubert à George Sand, «dans l'âme des choses», en l'occurrence dans l'esprit de notre temps, dans les foyers actifs de notre monde, au cœur des mentalités et des rouages de nos sociétés. Bien sûr, comme répondait George Sand à son ami, la peinture est «pleine de l'âme qui pousse la brosse», celle de Patrice Jean, une âme tendre et ardente, que la lucidité écorche et l'aspiration artistique remet debout. L'amour de la littérature est d'ailleurs l'un des sujets du roman et la préoccupation première de son héros, à l'heure où la science, le commerce et le divertissement l'emportent.

L'annonce récurrente de la mort du roman est toujours contredite par le talent d'un romancier qui déboule dans le paysage littéraire installé et qui, loin des romans vrais ou des témoignages, prouve la puissance inentamée du genre et sa vitalité. Dans cette rentrée d'hiver, cette réussite revient à Patrice Jean. À propos de son art, la maison Gallimard évoque Balzac, Stendhal et Flaubert ; pour cette fois, l'élogieuse filiation n'est pas usurpée. Il faut le lire pour le croire.

La poursuite de l'idéal, de Patrice Jean, Gallimard, 485 pages, 23 €.